

humaine qui donna naissance aux valeurs scientifiques et technologiques desquelles émergera la seconde révolution industrielle et la modernité occidentale. Cette civilisation hiérarchique industrielle, en prise avec l'économie de marché et les pluralismes politique et religieux, a engendré une autre civilisation, une troisième révolution, celle du numérique et de l'électronique, avec l'arrivée de l'internet et de l'ordinateur individuel, accompagnés de nombreux médias et d'applications intelligentes tels le papier électronique ou le cellulaire. Une civilisation hétéroarchique post-industrielle et post-capitaliste – fondée sur le service, la connaissance et le savoir – apparaît avec d'autres dimensions parmi lesquelles devra vivre et se développer une nouvelle humanité sur une base individuelle, non plus seulement collective.

Ces dimensions des sociétés évolutives contemporaines sont analysées dans un livre remarquable et visionnaire écrit par un économiste et philosophe enseignant à l'université Paris 8, Guy Millière : *La septième dimension, le nouveau visage du monde*. Il y analyse ce processus de dématérialisation dans le passage de l'analogique au numérique puis de l'atome au photon, la lumière, qui annonce une quatrième révolution celle de l'économie de la connaissance et des services. L'auteur étudie la révolution technologique qui s'est opérée au cours des trente dernières années. Il définit la différence entre le fonctionnement d'une société industrielle et une société post-industrielle : « Le fonctionnement industriel repose sur la production de marchandises matérielles et implique une utilisation importante de main d'œuvre dans le secteur produisant ces marchandises matérielles. Le fonctionnement post-industriel repose sur une production immatérielle (vente de brevets, de services, de savoir-faire) et implique un glissement graduel de la population active vers le secteur correspondant à cette production immatérielle [...]. La logique économique du fonctionnement post-industriel, elle, a pour matériau essentiel et presque unique l'innovation, la création et la connaissance; les sociétés post-industrielles sont dans une situation de dépendance matricielle par rapport à l'efficacité des institutions d'enseignement et à la performance des moyens d'information [...]. Le fonctionnement post-industriel remet en cause fondamentalement les procédures centralisatrices et fait éclater les structures que ce fonctionnement suscitait. Il brise les anciens clivages de la division du travail et fait de chacun un décideur potentiel » (p. 76).

Guy Millière explique que le fonctionnement post-industriel implique un changement d'organisation car, précise-t-il, la structure pyramidale de l'ère industrielle

est condamnée à l'obsolescence au profit du réseau qui permet à tous ses membres d'apporter leur contribution et leur créativité. En fondant sa réflexion sur les travaux de George Gilder (MIT), l'auteur précise que la hiérarchie cède la place à l'hétéroarchie ce qui se traduit par « une complémentarité synergique de singularités créatives individuelles ». Ainsi chaque individu devient-il son propre entrepreneur via l'exploitation de son capital intellectuel. Ce chercheur interprète cette logique d'ensemble comme un passage vers une sixième dimension : « Aux quatre dimensions qui structurent l'espace-temps, à la cinquième dimension qui concerne les déplacements dans les quatre dimensions de l'espace-temps, s'ajoute la dimension constituée par la réalité virtuelle où l'on est dans l'univers du web ». Ainsi la société postindustrielle semble-t-elle se fonder, ou « se recomposer », sur cette sixième dimension avec un ensemble d'entreprises « plateforme » fonctionnant d'une façon hétéroarchique. Guy Millière prévient que si les sociétés continuent à exister en valorisant une analyse en quatre ou cinq dimensions avec une nostalgie de l'ère industrielle, sans intégrer le caractère « globalement révolutionnaire de la sixième dimension » nous risquons le déclin. Il invite à un changement global de logique qui ne soit ni « antimondialiste » ni « alter-mondialiste ». Il conseille de développer une autre voie qui ne prendra pas la forme de crispation ou de protectionnisme, mais celle d'une ouverture à l'autre car nous entrons réellement dans ce que Marshall McLuhan avait défini comme un « village médiatique global » où la proximité avec chacun forcera à la compréhension dans un commerce et des échanges qui doivent nous enrichir mutuellement. Cette voie est définie par Guy Millière comme la septième dimension, un lieu de réflexion et un regard paré d'une position transversale.

Éric Le Ray

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
leraycelte7@sympatico.ca

**Khadija MOHSEN-FINAN, dir., *Les médias en Méditerranée. Nouveaux médias, monde arabe et relations internationales*.**

Paris, Actes Sud-MMSH-Barzach, coll. Études méditerranéennes, 2009, 398 p.

*Les médias en Méditerranée. Nouveaux médias, monde arabe et relations internationales* a été publié avec le soutien de la Direction générale de la recherche de la Commission européenne dans le cadre du réseau d'excellence Ramsès 2; il est coordonné par Khadija Mohsen-Finan, responsable du programme « Maghreb » à l'Institut français des

relations internationales (IFRI). Surtout, ce recueil de 19 contributions est le prolongement d'un colloque qui s'est tenu à Casablanca fin 2006 et qui aborde des questions se rapportant aux « Médias en Méditerranée ». Au centre de sa démonstration, un constat : la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, essentiellement marquée par l'essor des technologies de l'information et de la communication, a remarquablement façonné le paysage médiatique en Méditerranée, particulièrement dans le monde arabe touchant même aux relations internationales et aux imaginaires politiques.

En cinq parties, cet ouvrage donne une vision des médias (presse écrite, télévision satellitaire, internet) dans le monde arabe et une étude des représentations de celui-ci en Occident. La première partie évoque des aspects de l'histoire des médias à travers deux contributions. Dans la première, intitulée « Deux cents ans de presse francophone d'Égypte », Jean-Yves Empereur retrace le contexte politique de l'Égypte qui a été favorable au développement de la francophonie comme signe de résistance culturelle aux offensives britanniques et italiennes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Convaincu du rôle de la presse comme outil de « propagande », Bonaparte avait pris l'initiative d'introduire dans ce pays, depuis 1798, trois jeux de caractères de presse écrite (latins, arabes et grecs). Cette presse francophone a joué différents rôles tant dans ses aspects sociaux, économiques, mémoriaux ou politiques. La seconde contribution, « L'expérience télévisuelle de Méditerranée de Fernand Braudel (1976) : un tournant dans les représentations? », reprend l'aventure audiovisuelle de ce célèbre historien, lorsqu'il avait soixante-douze ans et qu'il présentait la série documentaire *Méditerranée*. Dans cette série, l'histoire, la mer, la terre et ses habitants formaient une plate-forme commune pour représenter aux téléspectateurs la Méditerranée comme une unité homogène, en dépit de toutes les spécificités et mosaïques paysagères, sociales, culturelles et historiques qui la composent.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde le cadre de la réception et des effets du message médiatique. Dans « Les médias satellitaires et le changement social dans le monde arabe », Khaled Hroub affirme que leur rôle est bien plus complexe que les suggestions de Daniel Lerner ne le laissent entendre (*The Passing of Traditional Society : Modernizing the Middle East*, New York, The Free Press, 1958). Ce directeur du programme d'étude des médias arabes à l'université de Cambridge articule sa contribution autour de trois thèses. La première stipule que le changement

social et le développement de la société civile s'opèrent à deux niveaux : la structure superficielle où il y a consensus autour des concepts, des thèses, des intellectuels et des classes sociales; la structure profonde où les thèses, les idéologies et les classes sociales divergent. La deuxième thèse reconnaît que les médias satellitaires arabes polarisent l'attention en faveur du changement bien que leur activisme médiatique demeure incapable d'engendrer la transition sociale sur la voie de la modernisation. La troisième thèse suggère une restructuration totale des médias satellitaires arabes pour qu'ils deviennent partie prenante du renouveau social et du développement en profondeur. Abordant le concept de changement social, l'auteur reconnaît les difficultés posées par sa définition en raison de la multiplicité des facettes pouvant interférer, particulièrement au moment où l'on cherche à concilier entre modernité à l'occidentale et culte de l'héritage. Dans le monde arabe, les efforts de modernisation opposent deux grands courants d'activistes, représentés par les tenants de la vision islamique d'un côté et ceux de la vision laïque de l'autre. Se référant à l'histoire douloureuse des deux derniers siècles, marquée par la colonisation et les guerres entre l'Occident et monde arabe, l'auteur affirme que toutes les tentatives (occidentales) de modernisation ont échoué. Ainsi l'unique alternative plausible réside-t-elle dans les perspectives de conciliation entre ces deux courants opposés. Quant à l'apport des chaînes satellitaires arabes, l'auteur reconnaît qu'elles ont réussi à aborder nombre de questions sensibles relevant des sphères politiques, culturelles et sociales. Elles ont brisé les entraves de la liberté d'expression, mais sans induire des protestations actives à l'échelle de la rue arabe. Inquiet semble-t-il devant la passivité des téléspectateurs arabes, Khaled Hroub ne manque pas d'attaquer les médias satellitaires arabes où les formes médiatiques l'emportent sur le fond. Les chaînes d'informations préservent le clivage vertical (moderniste vs religieux) au sein de ces sociétés et, indirectement, diffusent la culture de l'extrémisme. Cette contribution cristallise – semble-t-il – la vision occidentale du monde arabe et les défis de sa modernisation via les chaînes satellitaires. Dans sa conclusion, l'auteur se pose nombre de questions ayant trait aux rôles des médias, leurs liens avec le social, le politique et l'économique. Mais ce qui fascine le plus cet auteur est le défi consistant à tenter de construire des « passerelles consensuelles » entre un Occident orgueilleux de ses richesses et un monde arabe, intransigeant quant à son identité et à l'Islam.

L'illusion de la liberté et de l'indépendance est au cœur de la troisième partie du livre. Regroupant six contributions relevant en grande partie de la rive sud-méditerranéenne, elle offre une lecture diversifiée. Driss Ksikes et Mohammed El-Ayadi traitent de la presse écrite et des transitions politiques au Maroc, Saïd Jaafer évoque les entraves d'une ouverture médiatique en Algérie; Salam Kawakibi et Larbi Chouikha abordent les nouvelles technologies de l'information, particulièrement l'internet et les enjeux de la liberté d'expression et d'information entre partis au pouvoir et opposition. L'Italie est également présente dans cet ouvrage; elle l'est dans la contribution de Lucca Guzzetti où est abordée l'idée selon laquelle la télévision italienne a été monopolisée pour servir la politique, le divertissement, le sport et la propagande d'utilité économique. Ainsi ont été marginalisés les intellectuels ainsi que les perspectives sociales et culturelles, faisant des téléspectateurs les membres d'une société de consommation, soumise au libéralisme occidental.

La quatrième partie, « Le pouvoir de penser les relations internationales », comporte deux contributions dont celle de Jacques Walter et Béatrice Fleury qui traitent de la relation que les médias entretiennent à la seconde Intifada. La critique faites aux médias français et européens par un spécialiste de l'analyse des médias, Daniel Dayan, a conduit ces auteurs à approfondir le thème de la liberté d'expression et du rôle des médias en temps de guerre. Contraintes d'ordre politique, idéologique, identitaire ou sociale sont quelques-uns des thèmes qu'ils abordent, notamment lorsqu'ils montrent que, en temps de guerre, journalistes et professionnels des médias œuvrent dans un univers criblé de mines, tant du côté de la fabrication de l'information que du côté de sa réception (pour plus de détails, voir B. Fleury, J. Walter, dirs, *Les médias et le conflit israélo-palestinien. Feux et contre-feux de la critique*, Metz, Centre d'études des textes et des discours, coll. Recherches textuelles, 9, 2008). Enfin dans la dernière partie du livre, « Médias et imaginaires politiques », certains aspects relatifs au monde Arabe et à la religion sont abordés. L'islam est devenu un paradoxe qui aiguillonne semble-t-il un occident inquiet de le voir dominer la scène internationale. En Méditerranée, les médias cherchent à assumer des rôles qui ne se limitent plus aux missions de propagande ou de divertissement. Ils souhaitent acquérir une place influente sur la scène internationale.

Finalement, l'ensemble de ces textes offre un florilège particulièrement intéressant des termes d'un débat

complexe et difficile. En outre, chacun des sujets se présente comme autant de pistes à approfondir...

**Amor Tbib**

CREM, université Paul Verlaine-Metz

LESOR IRA, Medenine (Tunisie)

amor.tbib@ira.mrt.tn

**Pierre Musso, *Télé-politique. Le sarkoberlusconisme à l'écran.***

La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, coll. Monde en cours, 2009, 201 p.

Pierre Musso avait désigné par le néologisme « sarkoberlusconisme » le nouveau modèle politique néolibéral méditerranéen de type bonapartiste dont l'originalité tient à la combinaison entre autorité de l'État, américanisme, révérence à la catholicité et référence à l'entreprise (*Le sarkoberlusconisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2008). L'analyse de ce phénomène au prisme de la télévision conduit ce très fin connaisseur de l'audiovisuel français et italien à se démarquer dans son dernier ouvrage des analyses semi-savantes qui s'épuisent à décrire un simple phénomène de « peoplisation », de la myopie conceptuelle qui réduit le rapport de Nicolas Sarkozy et Silvio Berlusconi au petit écran à un « vidéo-populisme » ou « une télécratie » (p. 9), mais également du modèle dominant des « effets directs » devenu cette vulgate de la manipulation médiatique dont se repaît la « critique des médias ». Autant de thèses qui ont désormais pris valeur d'évidence. À rebours de ces simplismes, Pierre Musso entreprend de réinvestir théoriquement un champ d'études par ailleurs « surinvesti idéologiquement » pour proposer une analyse inédite des relations à double sens entre le sarkoberlusconisme et télévision contemporaine des deux côtés des Alpes, et mettre en évidence leur lien « consubstantiel ». Si la France et l'Italie partagent une même situation originelle marquée par le monopole étatique, la seconde, pionnière dans la dérégulation de son système audiovisuel, a servi de « laboratoire » dans le même temps qu'elle demeure le seul pays dont le chef de l'exécutif est propriétaire d'un très grand groupe de médias. Pierre Musso dessine une véritable économie politique de la télévision, comprise comme une technologie du pouvoir. À cette fin, il n'en néglige aucune dimension et dans la lignée de ses précédents travaux construit une grille d'analyse idéologique qui emprunte principalement à Antonio Gramsci, Lucien Sfez et Pierre Legendre. Institution technologique, la télévision produit de l'imaginaire fictionnel dans une logique duelle de « réverbération » sans instance tierce. Après avoir utilisé la télévision pour asseoir